à Baugulf de Fulda. Une dernière partie s'arrête aux méthodes utilisées pour la rédaction du *De uirtutibus et uitiis*, commente l'épitaphe d'Alcuin et examine la tradition manuscrite de ses *Lettres*. Le tout est heureusement complété par une bibliographie abondante et variée. Un index général clôt le volume ; on y relève plus de deux cents mots latins, qui constituent, à l'intérieur de cet index, un recueil intéressant de termes employés en ce haut Moyen Age. Par notre énumération, on appréciera la densité des 270 pages d'un texte agréablement présenté grâce à une impression très aérée et lisible. Certes, on se demande parfois si M. L. Wallach ne veut pas un peu trop prouver ; mais son étude soigneuse, abondante en documents cités, sera utile et devra être prise en considération tant dans l'étude de la littérature carolingienne que pour la connaissance du grand promoteur de la première renaissance d'Occident.

M. HUBERT.

Éditions de textes.

Collection Guillaume Budé : Paris, Les Belles-Lettres.

— *Cicéron, Traité des lois*, texte établi et traduit par Georges de PLINVAL : 1959, LXX II + 131 pages (pages de texte doubles).

L'importance du *De legibus*, tant pour l'historien des institutions que pour celui de la pensée cicéronienne, apparaît à l'heure actuelle clairement. L'édition procurée par M. G. de Plinval vient donc au bon moment. L'établissement du texte constituait une tâche particulièrement délicate, car, en raison peut-être de son caractère quelque peu technique et spécial, il est dans nos manuscrits souvent très défectueux. M. de Plinval a examiné sur photographie un manuscrit de Gand (XV^{e} siècle) « trop aisément relégué dans la catégorie des *deteriores* ». Il a, en effet, de bonnes leçons attribuées souvent « aux *deteriores* et aux éditeurs de la Renaissance », mais on ne peut guère penser qu'elles représentent un apport de la tradition. Dans tous nos manuscrits, omissions de mots, corruptions manifestes sont fréquentes et justifient l'intervention des éditeurs. Ce fut le cas de K. Ziegler (dans la Collection des *Heidelberger Texte*, 1950). C'est aussi celui de M. G. de Plinval, qui semble, du reste, avoir ignoré de K. Ziegler l'article de l'*Hermes*, LXXXI, 1953, p. 303-317, où l'éditeur est revenu sur certains points de son travail, soit pour le justifier, soit aussi pour le corriger. Il est curieux qu'en 1, 19 il ait alors proposé l'adjonction de νόμος, que M. de Plinval, par une rencontre rassurante, nous offre aussi. Même accord pour II, 57 où Ziegler, en 1953, s'était déjà avisé du *tum et illic* avancé par M. de Plinval. Il aurait été intéressant de tenir compte de cette *retractatio*.

La rédaction de l'apparat susciterait quelques remarques. Il arrive que l'origine de la leçon adoptée n'apparaisse pas clairement (I, 52 : *quo tendis* est une conjecture de Du Mesnil ; II, 11 : *quidam* est une correction de Vahlen (les manuscrits ont *quibusdam*) ; II, 43 : *caruerunt* est une leçon de *deteriores* (carunt *ABH*, carent H^2, approuvé par Ziegler dans sa *retractatio*) ; II, 47 : *semper et* doit être suivi de *edd.* et non de *codd.* ; II, 48 : l'*is qui* que Ziegler propose d'ajouter le serait devant *creditoribus* : II, 61 : la correction (palmaire) de *domus* en *dominus* est de Manutius ; II, 62 : pour [*cedo*] *quaero* on ne voit pas qui exclut *cedo* et on ne sait pas le texte que donnent *ABH* (en fait, *recedoquiro A recedoquaero H recedophyro B credo, quinte edd.*) ; III, 4 : *qui etiam nunc* est l'ordre proposé par Ziegler, les manuscrits ont *etiam qui nunc* ; III, 33 : *num* possit : *num* est donné comme une addition de l'éditeur ; c'est en fait une correction du *an* des manuscrits due à Schiche ; III, 40 : puisque *quae cum populo* a été admis par les manuscrits *ABG*, d'où viennent ces mots? En fait de *deteriores*).

Il arrive plus d'une fois que l'emploi des italiques ne soit pas en accord avec l'apparat (j'en relève des exemples qu'il sera aisé de corriger dans une réédition en I, 25 ; II, 27, 46, 47, 53, 56 (deux fois), 66 ; III, 10, 18, 23, 27, 36).

Parmi les très nombreuses corrections proposées, il en est qui sont excellentes ou défendables. Ainsi I, 25, *ac* suggéré par *agnoscat AG* ; I, 31, l'addition de *specie* qui permet de garder à son cas *lenitatis* et *suauitatis* de *ABG* et donne une nuance de pensée opportune ; I, 31, l'addition de *non et illo* pour *ille* des manuscrits paraît supérieure au *nihil* des éditeurs ; I, 61, *oppidi* pour le *omnis* de *AB* ou l'*hominis* de *H* donne à *moenibus* un complément utile ; II, 5, *sui erant demi* pour l'inintelligile *simfrantidem* d'*ABH* est excellent dans le contexte, encore que cette latinisation de δῆμος ne paraisse se retrouver que dans Pline ; II, 8, *nominis* pour *sermonis* n'est pas mauvais, encore que *ABH* aient *qua* et *non quo* si j'en crois Ziegler, ce qui a suggéré *rationis* à Vahlen ; II, 25, *seorsum* pour *suos* des manuscrits est excellent et recommandé par le *separatim* de 19 ; II, 26, *fieri* pour *fere* va mieux pour le sens que le *fore* de la vulgate, et l'adjonction de *et* permet de garder *religiosos* au cas recommandé par *H* ; II, 30, l'adjonction de *hoc* améliore le sens ; II, 41, l'adjonction de *et olim* au lieu du simple *et* de Madvig n'est pas mauvaise ; ibid., *de diligentia* pour *diligentiam* d'*ABH* et l'adjonction de *est* après *uoti* donnent un sens à un passage jugé désespéré par plusieurs éditeurs dont Ziegler, encore que *diligentia uotorum* semble une expression un peu forcée ; II, 38, *constitutae* pour *constitutis* est bon ; II, 44, pour l'inintelligible *poenam erebi* d'*AB* et *poena merui* de *H*, *ponam seeleris* donne un sens excellent, le *ponam breui* de Ziegler étant du reste

bon aussi ; II, 48, *at postea* pour *haec positae* des manuscrits corrige un lieu désespéré ; II, 63, *in fine*, l'adjonction de *si... non... esset* donne un sens satisfaisant, alors que le *siquid* de Turnèbe retenu par Ziegler fait une phrase qu'il me semble impossible de construire ; II, 66, la correction de *e* en *de* et l'adjonction de *meritus* donnent un sens à *ciuis e republica maxime* que Ziegler garde (au sens de « un citoyen particulièrement conforme à l'intérêt de la république? » C'est bien forcé et mal dit !) ; ibid., *pecunia* pour le *poena* des manuscrits est intéressant ; ibid., *nec* pour *ne altiorem* semble nécessaire, à moins qu'on n'admette, ce qui semble le cas de Ziegler, une influence de la défense *ne altior sit*, mais cela exigerait commentaire ; III, 10, la correction de *suffragiis* et l'adjonction de *ea* permettent de garder l'ordre des manuscrits, là où Turnèbe, qui doit aussi corriger *suffragio* en *suffragia*, est amené à proposer une transposition.

Il est à craindre que, sur d'autres points nombreux, M. de Plinval ne se heurte à des objections ou à des refus. Ainsi, I, 25, la substitution de *plerasque* à *partim* semble arbitraire (Cicéron oppose *ad usum* pour les animaux de trait ou de transport à *ad fructum* pour ceux qu'on élève pour le lait et la laine, *ad uescendum* pour ceux qu'on mange) ; I, 26, *enodauit* peut difficilement être gardé et ne donne pas le sens attendu qui est celui des premières notions ; l'*inchoauit* des éditeurs est recommandé par ce qu'on trouve en 27, en 30 et en 59 ; cf. aussi *De finibus*, V, 59 ; il s'agit vraisemblablement d'une doctrine qui vient d'Antiochus d'Ascalon, dont M. de Plinval a eu raison de noter l'influence (p. XXVII) ; II, 29, *cupisset* est étrange : peut-on lui donner *deprauatio* ou *uarietas* pour sujet? La traduction donne à croire que c'est l'idée d'*animorum*, mais alors pourquoi le singulier? II, 30, *cunctis hominibus* pour *concludimus* semble un peu arbitraire (à dire vrai la place de ce *concludimus* est anormale après *aliquid* qui semble clore l'énumération ; je proposerais de l'exclure du texte comme une glose de *conficimus*) ; I, 61, *quam* n'a sans doute pas à être corrigé en *qualem*, il est confirmé par les deux *quam* successifs, et surtout il n'y a pas à exclure du texte le *quod Apollo praecepit Pythius* qui est recommandé par l'ensemble du développement et le rapprochement avec *De finibus*, V, 61, où la connaissance du monde est aussi conçue comme une partie intégrante du γνῶθι σεαυτόν, ce qui doit remonter aussi à Antiochus d'Ascalon et à sa conception de la vie contemplative ; II, 3, les suppléments *quo* et *nec sine causa* ne sont pas nécessaires ; II, 6, *ad aestimandum* paraît inutile après *adduci*, ce verbe pouvant à lui seul chez Cicéron et ailleurs signifier « être amené à croire » (cf. *Att.*, XI, 16, 2) ; II, 25, plutôt que d'exclure *nos sacerdotibus* (rien dans l'apparat n'est indiqué sur l'origine de cette exclusion), il faut, avec Davisius et Ziegler, lire *nostris* ; II, 39, l'addition de *constat*

donne un enchaînement qui n'est guère cicéronien et oblige à l'addition supplémentaire de *fit* ; il faut préférer le *uidemus* de Ziegler ; II, 40, l'adjonction d'*aliquid rapuerit* est tout à fait inutile, puisque *sacro commendatum* dépend d'un *abstulerit* sous-entendu ; II, 52, la substitution d'*adplicetis* à *adpetatis* est sans raison, le sens étant « outre le droit pontifical rechercher le droit civil » ; II, 58, il n'est pas nécessaire d'ajouter *nomen* à *scriptum* pour lui rattacher *honoris* ; II, 59, la correction de *ius* en *iusserunt* conduit à admettre une construction incorrecte, car dans la consécutive on ne saurait avoir le présent *sit*, et cette consécutive (la traduction de M. de Plinval elle-même le prouve) exprime l'intention du sujet : II, 59, le déplacement de *sunt* substitue à un emploi très correct du génitif de relation (cf. Ernout-Thomas, *Syntaxe latine*, 2e éd., p. 267, où ce passage même est cité en exemple) un tour beaucoup plus hardi, dont se rapproche seulement un tour comme l'*exercitum opprimundae libertatis*, cité par Ernout-Thomas, p. 268, et qui est de Salluste ; II, 61, la substitution de *uereri uidetur* à *ueretur* est tout à fait gratuite ; II, 68, on s'explique mal l'atéthèse de toute une phrase par Wagner que Ziegler a eu raison de ne pas suivre ; comment un interpolateur aurait-il imaginé ce résumé des *Lois*? Il ne s'agit pas, en effet, de la page 967-968, mais bien de la page 958 a-959 c ; III, 5, l'adjonction de *natos* ne paraît pas nécessaire dans cette paraphrase cicéronienne d'un texte célèbre de Platon (*Lois*, III, p. 701 c), bien connu des historiens de l'orphisme ; III, 9, la séclusion de *sui* ne s'impose pas ; III, 12, la correction de *temperationem* en *temperatio* n'est pas davantage nécessaire ; III, 13, pourquoi, étant donnée la note, ne pas corriger, comme on le fait depuis Turnèbe, *Dione* en *Diogene*? ; III, 21, *inquam* pour *unquam*, sans doute pour éviter la répétition de ce mot dans la même phrase, donne un emploi qui n'est guère en situation, car *inquam* s'emploie d'ordinaire pour la reprise du même mot dans le type *nemo, nemo inquam* ; III, 24, l'*euictus* proposé représente un mot que Cicéron n'emploie jamais et qui, dans l'acception d' « évincé », semble juridique et tardif ; ibid., l'adjonction de *si* devant *inuidia quidem* au sens de « si d'un côté » ne me paraît pas latine ; III, 26, il n'y a pas de raison décisive de substituer *essem* à *esset*, dont le sujet est *status ... rerum*, d'autant que Cicéron se désigne aussitôt avant et aussitôt après par *nos*, ni de mettre un *id* devant *ferremus* ; III, 27, la substitution de *data sunt* à *dantur* « propter concordantiam » s'impose d'autant moins que les subordonnées avec l'imparfait du subjonctif suivent ce présent ; III, 30, *seruamus* est proposé pour remplir une lacune manifeste et n'est pas mauvais en soi, mais Ziegler avait proposé une répétition pure et simple du *tenemus* de la conditionnelle, ce qui paléographiquement était pour ainsi dire parfait ; III, 33, l'addition de *utrum* me

paraît s'inspirer d'un souci trop scolaire de la grammaire : Ernout-Thomas relèvent l'emploi de *an* seul dans l'interrogation double, page 318 ; III, 40, *auctorem* est bon et n'a pas à être corrigé en *alterum*.

La traduction est dans l'ensemble élégante et exacte ; elle vise la clarté et rendra de grands services. Quelques remarques seulement : I, 62, *non solum* ne peut se traduire « non plus », mais signifie naturellement « non seulement » ; II, 2, « tu dois t'absenter » fausse le sentiment pour « tu peux t'absenter » (cf. 3, *licet*) ; II, 34, *procurationibus* ne peut être « conjurations préalables », puisqu'il désigne le moyen religieux de remédier à une souillure effective ; II, 38, au théâtre, *cauea* ne désigne pas l' « orchestre » ; II, 71, l'orthographe Lar pour (Lare) est singulière et peu conforme à notre usage ; II, 64, *post aliquanto* n'est pas « quelque temps après », mais « sensiblement plus tard », et cela n'est pas sans importance pour l'histoire des usages funèbres attiques ; III, 14, *non modo* est mal traduit par « non pas » pour « non pas seulement » ; III, 17, on peut contester « grands » pour *optimatium* ; III, 31, *cupiditatis eiusdem tenerentur* est une expression juridique, mal traduite par « n'étaient possédés de la même passion », au lieu de « n'étaient pris en flagrant délit (ou convaincus) du même désir » (cf. Ernout-Thomas, p. 59, citant ce texte même !) ; III, 37, *quam hic consul constitueret* ne peut signifier « dont un consul ici présent (*id est* : Cicéron lui-même) avait dressé la constitution », car Cicéron n'a pas dressé de constitution au cours du fameux consulat ; il a seulement « organisé l'État ».

M. de Plinval a joint à son édition une introduction et des notes substantielles. Mais telle est l'importance du traité qu'on les aurait voulues plus nourries encore. Les nombreux travaux récents sur la position politique ou sur les idées philosophiques de Cicéron auraient pu être mis bien plus largement à contribution ; par exemple les bibliographies données p. XXV, n. 1 et 2, surtout celle de la p. XLVII, n. 3 (sur le *princeps* cicéronien), sont très incomplètes. Que l'on compare l'imposante liste d'ouvrages ou d'articles donnés pour le *De republica* par K. Ziegler dans la dernière réédition de la *Bibliotheca Teubneriana*. M. de Plinval n'a pu naturellement utiliser la communication de M. Piganiol au Groupe romand sur le *De legibus* et la réforme religieuse d'Auguste, ni J. Marouzeau, *Sur deux aspects de la langue du droit*, dans les *Mélanges Lévy-Bruhl*, 1959, p. 435-444, ni J. Béranger, *Cicéron précurseur politique*, dans *Hermes*, 1959, p. 103-117.

Introduction et notes me suggèrent les remarques suivantes. Pour la date du traité, M. de Plinval, contre le sentiment de MM. Robinson et Ruch, reste fidèle avec raison, croyons-nous, à la date traditionnelle (aussitôt après le *De republica*) ; il aurait trouvé dans le même sens une discussion approfondie avec de nouveaux arguments dans l'ouvrage de

M. Lepore, *Il principe Ciceroniano...*, Naples, 1954, p. 278. — P. LIII : on ne voit pas sur quoi repose la reconstitution des trois (?) livres perdus. Quant à la question de l'inachèvement, elle n'est pas traitée (cf. p. VIII, n. 2). — I, 40, p. 22, n. 3 : il ne faut pas abuser de la mention « lieu commun » quand on analyse les idées de Cicéron ; ce que nous avons ici, c'est un emploi de l'exégèse philosophique des mythes telle que la pratiquaient les stoïciens et, je crois, Antiochus d'Ascalon. — I, 42, p. 24, n. 1, il eût été intéressant de rappeler en quels termes, dès le *Pro Roscio Amerino*, Cicéron parlait de cette fameuse loi, « qu'elle soit Valeria, qu'elle soit Cornelia (§ 125) ». — I, 58, la remarque sur le nom de la philosophie est une citation d'un texte célèbre du *Timée*, p. 47 b, maintes fois repris par Cicéron (cf. *Le platonisme à Rome. Platon et Cicéron*, dans les Actes du *Congrès de Tours et Poitiers*, Paris, 1954, p. 215, n. 1). — II, 58 encore : j'ai signalé plus haut l'analogie avec *De finibus V*, 44 ; citons en parallèle deux textes qui la montrent et, comme *De finibus V*, de l'aveu de Cicéron, s'inspire d'Antiochus d'Ascalon, on voit la conclusion pour le *De legibus* :

De legibus.

Cuius praecepti tanta uis et tanta sententia est, ut ea non homini quoipiam, sed Delphico deo tribueretur.

De finibus.

Quod praeceptum quia maius erat, quam ut ab homine uideretur, idcirco adsignatum est deo.

Toute cette page mérite, du reste, une étude approfondie de celui qui écrira enfin ce « Cicéron philosophe avant les traités de philosophie » qui me paraît si nécessaire. — I, 62, ce qui est dit du contraste entre la dialectique et l'éloquence est intéressant et mérite d'être rapproché d'autres textes cicéroniens sur ce thème, par exemple *Tusculanes*, IV, 9. — II, 28, p. 55, n. 1, ce qui est dit de Numa et de l'intercalation aurait à être complété par un renvoi à Bouché-Leclercq, *L'astrologie grecque*, Paris, 1890, p. 189, n. 1, et à mon article *Fulvius Nobilior et le dieu ineffable*, *Revue de philologie*, 1955, p. 176-177. — II, 29, renvoyer pour Vesta à la seule *Cité antique* de Fustel de Coulanges est regrettable. — P. 120, II, 33, p. 58, n. 1 : l'attitude de Cicéron dans le *De legibus* et le *De diuinatione* n'est aucunement la même et pose un problème intéressant ; en *De diuinatione*, I, 75, il n'y a rien de ce que suggère la remarque. — II, 38 : il conviendrait de rappeler que Cicéron s'était expliqué sur la musique, *De republica IV*, 12, 14 (d'après Aristide Quintilien). — II, 60 : on attendrait une note sur cette *unctura* dite *seruilis*. — II, 61 : sur le bruit qui accompagnait les *laudationes funebres*, voir M. Durry, p. XIII de son édition de la *Laudatio Turiae*. — II, 63, on est surpris de ne trouver aucun commentaire pour un passage très curieux sur les

usages funèbres des Athéniens. — II, 67, que sont les *interpretes religionum* de Platon? Il aurait fallu une note (il s'agit des exégètes, cf. O. Reverdin, *La religion de la cité platonicienne*, Paris, 1945, p. 98).

Arrêtons là ces remarques. Il est clair que nous n'avons pas encore ce commentaire du *De legibus* qui serait si utile. Mais il n'est que juste de reconnaître l'importance du travail fourni par M. de Plinval dans les limites que lui imposait le cadre d'une édition comme celle-ci.

Pierre Boyancé.

— *Cicéron, Discours;* t. XIX : *Philippiques I-IV*, texte établi et traduit par A. Boulanger et P. Wuilleumier : 1959, 201 pages en partie doubles.

La date tardive à laquelle nous parvient cette édition, au cours même de la mise en pages de la *Revue*, ne permet pas de lui consacrer la recension développée qu'elle mérite, mais je m'en voudrais d'en différer au moins un compte rendu succinct.

L'ouvrage mérite d'autant plus un accueil sympathique qu'il émane pour une part d'un disparu, notre ami A. Boulanger, à qui l'édition des *Discours* doit tant. Il avait entrepris d'abord la tâche de la traduction ; M. Wuilleumier a accompli l'essentiel du travail.

Travail difficile, il faut le dire, ingrat souvent, vu que le texte, diversement traité (et adultéré) dès l'antiquité, se réfère à une des péripéties les plus confuses de l'histoire romaine, où la vérité se dissimule sous la complexité des faits et le trouble des passions, où l'auteur même des discours, condamné par la place qu'il occupe et le rôle qu'il joue à calculer, louvoyer, hésiter, se contredire, est contraint d'adapter sa parole aux circonstances et aux nécessités. Peu de textes, en conséquence, demandent un commentaire aussi abondant, aussi attentif, aussi interprétatif.

Ce commentaire est déjà dans l'*Introduction* et dans les *Notices*, dans ces pages où l'on appréciera d'abord l'abondance des notes, farcies de références, mais aussi la sûreté d'orientation du fil conducteur, qui se joue de toutes les embûches de la politique et de toutes les contradictions des témoignages ; le Cicéron qui tient la vedette nous y apparaît avec son visage changeant, comme l'homme aux grands principes fondamentaux et aux accommodations occasionnelles, moins proposé à l'admiration totale que ne l'a voulu la sympathie d'un Boissier, moins justiciable des sévérités récentes d'un J. Carcopino ou d'un R. Syme.

Les conditions de composition, de présentation et de publication sont exposées, p. 24-26, en des raccourcis qui mettent en valeur les

caractéristiques essentielles des différents discours ; les aspects de la langue et du style font l'objet d'un paragraphe de dix lignes qui ne suffit pas, il s'en faut, à définir par différenciation la manière des *Philippiques* : « pureté du vocabulaire, justesse des termes, variété des figures, densité..., vigueur..., vivacité, rapidité du rythme, martèlement des clausules » ; quel discours cicéronien ne prêterait pas à ces qualifications?

Sur le nombre des discours qualifiables de *Philippiques*, un paragraphe succinct rappelle les théories émises et aboutit — singulièrement à mon avis — à l'hypothèse d'un chiffre de 18, « conformément au goût des anciens pour la numération duodécimale » ! Gage donné aux théories de P. Maury? ou, pis, à celles de L. Herrmann?

L'Introduction comprend un *Index bibliographique* qui rendra des services, si ce n'est que la section intitulée « philologique » (faut-il entendre critique des textes ou études de langue?) ne donne que les noms d'auteurs et la mention des Revues avec la pagination, mais sans aucun titre d'articles ni indication du contenu (dans les listes de manuscrits, pourquoi un *Guelferbytanus* (de Wolfenbüttel) est-il appelé, p. 34, *Wolfenbutianus* et, p. 42, *Wolfenbuttelanus*)?

La tâche critique de l'édition ne pouvait prétendre — cela va de soi — à renouveler le texte, après tant de tentatives des éditeurs successifs, et les quatre collations nouvelles auxquelles, par un scrupule méritoire, s'est livré M. Wuilleumier d'après des photographies ne l'ont pas dispensé de pratiquer, pour l'interprétation des variantes, une méthode « éclectique » (p. 35) : les *fort. recte* abondent, semi-adhésion à des corrections antérieures. On notera que, suivant une pratique particulièrement louable, l'apparat critique est largement enrichi de « testimonia » antiques, propres à éclaircir parfois le sens et le texte. Un autre mérite de la présentation est d'avoir su ménager, au bas des pages de traduction, assez de blancs pour y loger des notes substantielles, en général de caractère historique, donc Dieu sait combien nécessaires pour un texte si riche en « realia ». Quelques obscurités (c'est trop naturel) imputables à la nécessité de serrer (comment comprendre, p. 60, n. 3, la technique selon laquelle « les sénateurs absents versaient un gage »? p. 149, où est le « jeu de mots » entre « nudus » et « apertum pectus »?). Quelques remplissages aussi : pourquoi, à la mention des celliers, p. 125, ajouter qu' « on y bonifiait le vin dans la fumée »? Faut-il ajouter que les notes relatives à la langue sont rarissimes (quoique j'en trouve deux, coup sur coup, p. 185, n. 2 et 3)? Mais ne nous plaignons pas de voir présenter, avec des préoccupations et une compétence d'historien, un texte qui est fondamentalement historique.

J. Marouzeau.

— *Pline l'Ancien, Histoire naturelle*, livre XXVII, texte établi, traduit et commenté par A. Ernout : 1959, 122 pages, en partie doubles.

M. A. Ernout continue, avec sa maîtrise coutumière, l'édition de Pline l'Ancien. Le livre XXVII, qu'il nous présente, est le seul où l'*Histoire naturelle* prenne l'aspect d'un « Dictionnaire des plantes médicinales », au sens où nous l'entendons : c'est un catalogue de plantes classées par ordre alphabétique, avec cette singularité propre aux anciens que l'ordre n'est pas maintenu à l'intérieur de chaque lettre.

M. Ernout a longuement traité le problème des sources, dans son Introduction, et y déclare que « l'influence de Dioscoride sur Pline paraît incontestable ». C'est là sans doute une impression commune produite au premier abord par la comparaison des textes. Mais j'en suis beaucoup moins sûr. L'un des arguments est que certaines plantes décrites ne se trouvent en grec que dans Dioscoride. Il y aurait seize hapax (voir p. 8). C'est exact si l'on se borne à consulter le *Greek Lexikon* de Liddell-Scott-Jones, qui cite le seul Dioscoride comme référence à ces mots. Mais on retrouve *toutes* ces plantes, avec les mêmes noms, dans Oribase, Galien et Paul d'Égine, souvent chez les trois auteurs à la fois, et avec des détails qui manquent à Dioscoride. J'admets, d'autre part, que, dans l'hypothèse d'un emprunt à Dioscoride, Pline puisse paraître n'apporter que « des suppressions de détails qu'il juge superflus, ou de légères transpositions qui ne suffisent pas à prouver qu'il a puisé à d'autres sources ». Mais que penser des additions? On voudra bien convenir que Pline, qui ne connaît pas par lui-même ces plantes dépourvues de noms latins, n'a pas inventé ces détails supplémentaires et qu'il les tient de quelqu'un d'autre que Dioscoride. Ainsi, pour nous borner à la première de ces plantes, l'*aethiopis*, §§ 11-12, Dioscoride n'a pas dit que la graine était « blanche », ni qu' « on récolte la racine en automne », ni qu' « on la fait sécher quelques jours au soleil pour qu'elle ne moisisse pas », ni que « celle qui vient d'Éthiopie est la meilleure » ; de même pour les autres plantes. Je note, de plus, que la forme ἀνωνίς se retrouve dans Oribase, XI, *s. v.*, et que la posologie est différente. Si donc le texte de Pline admet d'autres sources pour ces plantes, il n'est plus nécessaire, il est beaucoup moins sûr que Dioscoride ait été utilisé, même en laissant de côté les autres arguments.

L'apparat, très sobre, ne s'embarrasse pas des leçons superflues ; le plus souvent, il est établi avec les seuls *E V* et R^1. M. Ernout s'est

1. Au § 2 (texte), on corrigera « parentem » en « parentem » ; au § 88 (apparat),

refusé à certaines des corrections arbitraires de Mayhoff (un bon exemple au § 127). La traduction, excellente, témoigne d'une telle familiarité avec Pline qu'on en reste confondu et qu'on lit sans déplaisir ces cinquante pages d'un texte aride et technique, que ne viennent même pas égayer des anecdotes, comme à l'ordinaire. L'indispensable commentaire (quelle peut-être l'utilité d'une édition de Pline sans commentaire?) était hérissé de difficultés. Je ne veux pas seulement parler de l'identification des plantes (mieux vaut souvent renoncer), mais de leur description. Pline est parfois si concis qu'on ne sait à quelle partie de la plante rapporter ce qu'il en dit, si embrouillé qu'il confond ces parties, et les hésitations de la terminologie (*folium* « feuille » et « pétale », par exemple) aggravent encore la difficulté. M. Ernout a évité autant qu'il a pu le faire les discussions trop longues qui auraient tourné à l'*excursus*. Il a comparé les textes, précisé les thérapeutiques, déterminé les maladies, ce qui n'est pas toujours aisé (voir § 40, *caligo oculorum*). Bref, il a rendu intelligibles les données de ce « Dictionnaire ». — Peut-être aurait-on pu préciser, pour les profanes, que le *thymum* du § 41 n'est pas le thym, mais une sarriette, le *cytisus* du § 28 non le cytise, mais la luzerne en arbre, le *cedrus* du § 116 non le cèdre, mais le genévrier-cade. — § 13, n. 1, l'ἀγήρατον du Ps. Diosc. 3, 37, n'est pas l'eupatoire, mais la sarriette en tête. — § 21, n. 1 : si Dioscoride n'a rien qui corresponde à *obliquas*, de Pline, c'est que la source de ce dernier portait ΠΛΑΓΙΑΣ pour ΠΛΑΤΕΙΑΣ, à moins qu'il ne s'agisse d'une faute de lecture. — § 28, n. 1, Dioscoride a bien τρισπίθαμος (mais Oribase δυσπίθαμος, pour δισ-). — § 76, n. 1. Aucun manuscrit de Dioscoride n'a ἐπίκακτις. — § 93, n. 3, Pline ne peut avoir négligé le synonyme ὑπόφεων, de Dioscoride, qui ne figure que dans le Ps.-Dioscoride. — § 104, n. 2. La leçon ἴριδι, attestée dans Dioscoride, doit être une faute de copiste, car le Dioscoride latin a *seridi*.

Jacques ANDRÉ.

« *Érasme.* » *Collection de textes latins commentés* : Paris, Presses Universitaires.

Sous le signe d'Érasme, dont l'effigie, peu engageante, figure sur la couverture, mais sous la signature prometteuse de M. P. Grimal, directeur de la publication, se présente à nous une nouvelle Collection de textes. « Instrument de travail, nous dit l'annonce des Presses, expressément conçu à l'intention des étudiants de propédeutique, de licence et d'agré-

« ulcerum illam V^1 » en « ulcerum illam V^2 » ; au § 89 (apparat), « crescente V^2 » : « cressceus E^2 » (?).

gation, ainsi que des classes de première supérieure et de rhétorique supérieure. » Ce n'est donc tout à fait ni le livre de classe ni le livre du maître ; secours volontairement modeste (le prospectus nous annonce des volumes « d'environ 96 pages » : chiffre présumé moyen? Les deux premiers volumes parus ont l'un 79, l'autre 118 pages) offert au jeune latiniste vers l'époque difficile de son passage du lycée à la Faculté, qui lui ménagera la transition entre son texte scolaire, muet et obscur, et le commentaire oral prodigué par ses nouveaux maîtres. Donc, secours de transition, pourra-t-on penser, et par cela même difficile à procurer, mais pour lequel nous est garante la personnalité des auteurs, car cette Collection prend son départ avec une brillante équipe de Sorbonne :

— *Sénèque, De breuitate uitae*, texte présenté et annoté par P. Grimal, 4,80 N. fr.

— *Tacite, Histoires*, livre I, par P. Wuilleumier, 4,80 N. fr.

Est-il besoin de dire que dans l'un et l'autre ouvrage le commentaire est dense et approprié, la présentation du texte fondée sur l'essentiel de la tradition manuscrite, l'Introduction soucieuse de préparer la lecture? On appréciera sans doute particulièrement dans le Sénèque le soin et l'ingéniosité apportés par l'auteur à éclairer le propos du philosophe (qui en a besoin !), particulièrement à donner la vraie définition de l'*otium* (p. 7 et ss.) et le sens de *breuitas uitae*, fondé sur la formule du chapitre 10 : *breuissimam esse occupatorum uitam* ; le plan, difficile à suivre, du traité y est subtilement dégagé (le titre de *Dialogus* méritait plus d'explications que n'en fournit la page 1).

Pour l'Introduction à son Tacite, M. Wuilleumier n'a eu qu'à reprendre, en la complétant sur certains points, la présentation qui figure dans son *Tacite* de 1949 (Paris, Boivin), et en la fournissant de la bibliographie rigoureusement indispensable. Le commentaire est, comme on peut s'y attendre de la part d'un historien, largement pourvu d'explications *rerum*, mais les particularités de langue et même de style n'en sont pas absentes. Dans l'un comme dans l'autre volume on appréciera les deux qualités que le type même de l'édition ne rendait pas faciles à concilier : densité et clarté.

J. Marouzeau.

Bibliotheca Teubneriana : Leipzig, Teubner.

— *Appendix Sallustiana*, fasc. I : *Epistulae ad Caesarem*, éd. A. Kurfess : 1959, 28 pages, 2,50 D. M.

Reprise de plusieurs éditions (1930, 1950, 1955) dont la dernière a

fait l'objet d'un compte rendu dans le *Bulletin de l'Association G. Budé*, n° 3, octobre 1958. La préface, de deux pages, ne contient guère que l'aveu d'incertitude sur les questions de date et d'attribution ; le texte est revu sans grand profit sur les très anciennes éditions ; une bibliographie soigneuse est établie selon l'ordre des temps ; la confrontation des mots et formules avec le Salluste authentique est fournie par un Index qui n'ajoute guère aux précédents, si soigneusement interprétés par M. M. Chouet dans son volume de notre collection sur *Les lettres de Salluste à César*, et discutés âprement par E. Fränkel, A. Dihle, A. Rostagni, R. Syme, W. Fucks, G. Dietz. C'est tout ce qu'on pouvait attendre de cette modeste édition « de routine », destinée à compléter le Salluste que la Collection doit au même éditeur.

J. Marouzeau.

— *Lucreti De rerum natura*, l. VI, 4e rec. J. Martin : 285 pages, 9,60 D. M.

Les deux éditions précédentes étaient de 1953 et 1957 ; celle qui nous parvient aujourd'hui, datée de 1958, n'apporte aucun changement au texte ; elle s'enrichit seulement de quelques annotations recueillies entre temps sur des passages controversés. Sa parution, un an après la précédente, atteste seulement la célérité de la diffusion du texte.

J. Marouzeau.

— *Catulli Carmina*, recensuit M. Schuster, curauit W. Eisenhut : 1958, xviii-164 pages.

M. Schuster étant mort en 1952, le soin de mettre à jour son édition de Catulle a été confié à M. Eisenhut qui, de son côté, prépare pour la même Collection un nouveau texte. Il n'a pas eu la possibilité de remanier l'édition de son prédécesseur ; mais il a pu disposer de quelques pages, à la fin du volume, pour compléter l'apparat critique et proposer quelques corrections. Les compléments donnent une idée précise du travail critique, de 1952 à 1958 ; il est seulement regrettable que M. Eisenhut n'ait pu consulter le *Catullus* de M. Mynors, dans la Collection d'Oxford. Pour le texte même, je relève : 6, 12, maintien justifié du *ista* des manuscrits ; 27, 4, *ebrioso acino* me paraît bon ; 41, 8 *qualis sit, solet, est imaginosa* : je persiste à mal comprendre ; 55, 14 bonne restitution de *in* (*in fastu*) ; 64, 14 je crois que M. Eisenhut a raison de préférer la correction *freti* au *feri* des manuscrits ; 67, 12 *ianua quae ipse facit* : astucieuse correction, mais un peu éloignée des leçons des manuscrits.

On voit que M. Eisenhut, malgré les limites qui lui étaient assignées,

a fait un travail intéressant et utile. Je souhaite qu'il ait l'occasion de publier sans trop tarder son propre Catulle, qui s'annonce bien.

H. BARDON.

— *Sex. Propertii Elegiarum libri IV*, edidit M. SCHUSTER, editionem alteram curavit F. DORNSEIFF : 1958, XXXVIII + 252 pages.

Cette seconde réédition par les soins de M. F. Dornseiff du travail posthume de M. Schuster comporte quelques légères modifications dans le texte. La préférence est rendue aux manuscrits à I, 15, 33 (*quam tibi*) ; I, 16, 38 (*tota loco*) ; II, 15, 53 (*speramus*) ; III, 13, 35 (*totos*). Inversement des leçons de *deteriores* ou des corrections sont admises : III, 4, 4 (*sub tua iura*) ; III, 9, 8 (*una iugo*) : III, 15, 13 (*uulsit*) ; III, 23, 17 (*uolens*). Dans tous ces cas l'ordre de l'apparat n'a pas été changé. On a renoncé à des transpositions : III, 20 b, 11-12 transposés après 14 ; IV, 9, 73-74 placés après 70. Des ponctuations différentes apparaissent, II, 8, 7 (guillemets supprimés) ; III, 7, 11-12 (virgules déplacées). Les poèmes 24 et 25 sont désormais joints l'un à l'autre d'un seul tenant, ce qui était déjà proposé en 1954 dans l'apparat. Des *cruces* sont introduites I, 17, 3 (*solito*) ; I, 18, 27 (*diuini*). Pour IV, 7, 23, *euntis*, est mentionnée, à la suite de la remarque de M. Beaujeu (dans cette *Revue*, XXXIII, 1955, p. 440), l'hostilité de M. Ernout à l'interprétation de Löfstedt, mais celle-ci paraît maintenue ; de même pour *iaculantis*, IV, 10, 43. La bibliographie générale des pages XXXIII-XXXVIII a été mise à jour ; quelques adjonctions ont été faites dans les notes jointes à chaque pièce. Mais on relèverait aisément des omissions, tant les publications récentes sur Properce sont nombreuses. La plus regrettable est qu'il ne semble guère avoir été tenu compte des très importants *Propertiana* de M. D. R. Schackleton-Bailey, Cambridge, 1935, cependant cités p. XXXVII.

Pierre BOYANCÉ.

— *Horatius, Opera*, ed. Fr. KLINGNER : 1959, 378 pages.

Réédition, sans changements bien sensibles, des deux éditions, elles-mêmes à peu près conformes (cf. *R. É. L.*, XXVIII, 1950, p. 382), de 1939 et 1950. Dans le texte des œuvres lyriques, j'ai noté une dizaine de retouches. Plusieurs me semblent discutables. Pourquoi *clare* (*Od.* I, 20, 5) préféré à *care*, leçon de tous les bons manuscrits? La seule référence explicative fournie par l'apparat est au livre de Pasquali qui donne des raisons supplémentaires en faveur de *care*. L'attribution à Hannibal plutôt qu'au poète de la dernière strophe de IV 4 me paraît démentie par l'architecture du poème (évidemment calquée sur celle du *Chant*

séculaire : 9 + 9 + 1 strophes) autant que par le sens. M. Klingner a été convaincu par l'argumentation d'Ed. Fraenkel (*Horaz*, p. 428, n. 1) : Horace eût signalé plus clairement qu'il reprenait lui-même la parole. Mais Horace est-il toujours si explicite? Deux coquilles (*Od.* I, 36, 6 ; *Épod.* 17, 11), déjà signalées par les recenseurs des éditions précédentes, attendent toujours d'être corrigées.

Jacques PERRET.

— *M. Fabi Quintiliani Institutionis oratoriae libri XII* : edidit Ludwig RADERMACHER (*pars prior libros I-VI, pars secunda libros VII-XII continens*) : *Addenda et corrigenda collegit et adiecit* Vincenz BUCHHEIT : 1959, 2 vol., XII-366 pages, 12 D. M., et XII-458 pages, 15 D. M.

Quintilien n'est pas un de ces auteurs dont abondent les éditions complètes, et l'on est heureux que la Maison Teubner ait pensé à faire un nouveau tirage du texte de l'*Institution oratoire*, procuré par L. Radermacher (vol. I, 1907 ; vol. II, 1935). M. V. Buchheit, que ses travaux de critique textuelle, notamment dans *Hermes*, LXXXVI (1958), désignaient tout particulièrement pour entreprendre la tâche, s'est chargé de la mise à jour de cette édition sous forme d'*addenda* et *corrigenda*, présentés en « Suppléments » (vol. I, p. 360-365 ; vol. II, p. 455-458). Un ingénieux procédé de signes conventionnels, insérés en marge du texte latin ou, à l'occasion, en marge de l'*Index*, permet de se référer immédiatement soit aux additions préparées par Radermacher lui-même, soit aux additions faites par M. Buchheit. Il convenait, en effet, de tenir compte des travaux parus depuis 1907 et 1935 (à ce propos, les travaux de M. J. Cousin auraient dû être signalés) et d'exploiter, en particulier, les éditions partielles procurées par F. H. Colson (livre I, Cambridge, University Press, 1924), par R. G. Austin (livre XII, Oxford, Clarendon Press, 1948 ; 2e édition, 1954) et par M. Niedermann (les chapitres grammaticaux : livre I, 4-8, *Bibliotheca Neocomensis*, Neuchâtel, 1947). M. Buchheit n'y a pas manqué. Il y a ajouté quelques conjectures personnelles intéressantes ; par exemple : IX, 4, 51 : manuum motu *proponit Buchheit* : manu mota *Radermacher* ; IX, 4, 137 : per se siccis *proponit Buchheit* : per se si id *mss* : peruersis id *Kroll, Radermacher*. L'édition Radermacher se trouve ainsi efficacement rajeunie.

Jean COLLART.

— *Apuleius Madaurensis*, éd. R. HELM : Veränderter Nachdruck : vol. II, fasc. 1 : *Apologia* (*De Magia*) : 1959, 123 pages.

La réimpression de la célèbre édition de Helm est accompagnée

d'*addenda* et de *corrigenda* qui permettent de mesurer rapidement les progrès accomplis dans l'établissement du texte depuis l'édition de 1912. Un certain nombre de *cruces* sont supprimées ; quelques conjectures nouvelles sont admises dans le texte qui, dans l'ensemble, se montre un peu plus conservateur que dans la précédente édition. Nous indiquons ici les principales modifications, d'après la page et la ligne de l'édition Helm :

P. 2, l. 3, on lira : *de morte cognati adolescentis subito tacere*, en remplaçant le *tacerem* du *Mediceus* par un infinitif d'exclamation.

P. 2, l. 4. Lire : *tanti criminis descriptione ⟨ne⟩ tamen omnino desistere uideretur...*

P. 5, l. 19. Lire : *item Zenonem illum antiquum Velia oriundum, qui primus omnium* ἀπορίας *sollertissimo artificio ambifariam dissoluerit*, le mot ἀπορίας étant ajouté dans ce qui est une lacune évidente. Mais la justification paléographique de cette addition n'apparaît pas clairement.

P. 29, l. 6. Lire : *deparci*, au lieu de *parci*. M. Helm, à la suite de Marchesi, ne tient pas compte de la rature de *de*, en marge du *Mediceus*.

P. 41, l. 2. Lire : *ostracoderma* (d'après une conjecture de L. Chodaczek, dans *Eos*, XXXII-IV, 1929-1932), au lieu de l'obscur *ostrea Pergami*, de la tradition manuscrite.

P. 92, l. 21, dans un passage en grec, une conjecture de Helm : τὴν εἱμαρμένην ἐκφ⟨εύγειν οὐκ ἔξεστιν⟩, donne un sens satisfaisant, mais demeure sans grande justification paléographique.

P. 94, l. 6, les manuscrits donnent : *tune, quid in cubiculo agat perquiris, ne mater tua non dico amatrix sed ne omnino femina est ne tu in ea cogitas nisi unam parentis religionem*. La lecture proposée maintenant permet, grâce à une correction insignifiante, de donner un sens satisfaisant. On lira, avec R. Helm : *Tune, quid in cubiculo agat perquiris, ne mater tua non dico amatrix sed ne omnino femina aes⟨timetur. Nihil⟩ne tu...* La correction *⟨Nihil⟩ne* avait été déjà proposée par Van der Vliet et reçue par R. Helm, mais l'innovation consiste dans la transformation de *est* en *aestimetur*.

— Vol. II, fasc. 2 : *Florida*, 1959 : 51 pages.

Le dernier fascicule de l'édition d'Apulée, dans la *Bibliotheca Teubneriana*, est précédé, on le sait, d'une préface portant sur les *Métamorphoses*, l'*Apologie* et les *Florides*. Dans cette réimpression, l'éditeur n'a pas apporté de modification profonde à sa doctrine : pour lui, Apulée n'est pas un auteur original, il n'a fait qu'imiter des modèles grecs, dans les *Métamorphoses* aussi bien que dans le *De Mundo*. Si le

titre de l'ouvrage est au pluriel, c'est que Lucius de Patras racontait l'histoire de *plusieurs* métamorphoses, dont Apulée n'a retenu qu'une seule. Il est permis d'être, sur ce point, d'un avis différent : les *Métamorphoses* d'Apulée, avec le livre XI, sont le tableau d'un monde de *la* métamorphose ; l'histoire de l'âne n'est qu'une illustration de ce thème général, qui est celui de la religion isiaque. La thèse que soutient Helm revient à attribuer à Apulée toutes sortes de maladresses dans l'adaptation, sans lui faire honneur de mille trouvailles dans la narration, qu'il a eu, même si (ce qui est fort peu probable) il ne fait que les traduire, le mérite de transposer du grec en latin. Après tout, le texte de l'*Apologie* prouve bien qu'Apulée avait de l'esprit et savait écrire et composer. Ces qualités lui auraient-elles brusquement fait défaut lorsqu'il rédigeait les *Métamorphoses*?

Assimilant les aventures de Lucius à celles de l'auteur lui-même, Helm écrivait, dans la précédente édition, qu'Apulée aurait pu, dans l'*Apologie*, tirer argument des *Métamorphoses* (si elles avaient été publiées dès ce moment) et montrer comment, d'une vie de débauche, il s'était élevé jusqu'à une sorte de sainteté (isiaque). Aujourd'hui, Helm avoue ne plus admettre même qu'Apulée ait voulu, dans les *Métamorphoses*, atteindre un autre but que l'amusement des lecteurs. Nous espérons pouvoir montrer, ailleurs, que l'œuvre est singulièrement plus complexe : à lui seul, le conte d'Amour et Psyché ne peut être compris qu'à l'intérieur d'une interprétation philosophico-religieuse appuyée sur les traités dogmatiques de l'auteur.

Dans l'établissement du texte des *Florides*, quelques lectures nouvelles ont été introduites. Nous n'en donnerons que les plus importantes :

P. 8, l. 20 : *quin saepe ⟨scripsit⟩* au lieu de *cum saepe...*

P. 18, l. 14 : *Crates, inquit, Crates! te manumittes* : retour à la leçon de φ, que les éditeurs ont tourmentée en tous sens.

P. 19, l. 15 : *holeris cul⟨tori cul⟩patur* ; heureuse correction au lieu de *hol⟨it⟩ori[s] culpatur*, admis dans la précédente édition.

P. 27, l. 14 : On supprimera *nondum*, ajouté dans l'édition précédente.

P. 27, l. 17 : *libere quam* des manuscrits sera corrigé en : *libro quem.*

P. 28, l. 17, la suppression de *non*, introduite par Helm dans la précédente édition, n'est pas maintenue.

P. 37, l. 2 : l'heureuse transposition de *sententia* évite deux corrections. Au lieu de : *(me)... liberat, si uinco⟨r⟩, condicio, si uinco[r] sententia*, on lira donc : *(me)... liberat sententia si uinco, condicio si uincor.*

P. 38, l. 17 : de même, la transposition de *iam* dans : *uobis haec canam iam* permet de corriger en : *nobis ecce ia⟨m⟩ canam.*

On voit que les modifications apportées par la seconde édition s'inspirent d'un désir de simplicité et d'économie plus grandes. Elles semblent devoir être acceptées, dans la mesure surtout où elles dispensent d'additions ou de suppressions plus onéreuses.

Pierre GRIMAL.

Collection Weidmann : Berlin-Charlottenburg.

— *C. Iulii Caesaris Commentarii de bello ciuili* erklärt von Friedrich KRANER und Friedrich HOFMANN, zwölfte Auflage von Heinrich MEUSEL : *Nachwort und bibliographische Nachträge* von Hans OPPERMANN, 1959, XVI-426 pages, 5 cartes, 33 D. M.

L'édition du *De bello ciuili*, publiée jadis par H. Meusel, avec d'abondantes notes explicatives, est justement réputée. L'auteur du *Lexicon Caesarianum* était particulièrement qualifié et pour établir le texte et pour le commenter. Mais son ouvrage, sur bien des points encore précieux, date de 1906. Il avait besoin d'être rajeuni à certains égards, ne serait-ce que pour continuer à être un instrument de travail efficace.

C'est à cette mise à jour que s'est consacré M. Hans Oppermann. L'ouvrage de Meusel est intégralement reproduit (sauf correction de quelques fautes d'impression). Le travail personnel de M. Oppermann se présente sous forme d'un très abondant supplément critique et bibliographique, p. 375-425. Du point de vue de la critique textuelle, si important pour ce texte très mal transmis, les travaux et les éditions de P. Fabre (Paris, Belles-Lettres, 1936 ; 3e édition, 1947), les travaux et les éditions de A. Klotz (Leipzig, Teubner, 1926 ; 2e édition, 1950) sont justement et clairement exploités. Ils le sont en particulier sous forme d'un abondant synoptique des leçons et conjectures concernant les passages douteux (p. 394-415). Quant à la bibliographie récente, elle est présentée en articles séparés, sous forme de Bulletin critique avec brèves analyses. On y trouve non seulement des travaux de base comme le *César* de M. Carcopino ou la thèse de M. Rambaud, mais tel ou tel article de détail sur l'emploi de l'ablatif absolu ou du présent historique chez César y est soigneusement relevé. L'édition Meusel, grâce au concours diligent de M. Oppermann, peut partir pour une nouvelle et fructueuse carrière.

Jean COLLART.

Loeb Classical Library : London, Heinemann.

— *Livy XIV, Summaries, fragments, general index*, trad. A. C. SCHLESINGER, index by Russel M. GEER : 1959, 556 pages.

Avec ce tome XIV s'achève l'édition de Tite-Live incluse dans la

Collection Loeb. On y trouvera, commodément réunis, le texte des *Periochae* (mais seulement depuis le livre XLVI), celui de l'*Epitome d'Oxyrhynchos*, Julius Obsequens, enfin tous les fragments de Tite-Live qui lui sont expressément attribués. Le texte des abrégés de Tite-Live est habituellement conforme à l'édition Rossbach (1910), celui des fragments repose sur l'édition Weissenborn (1851). Un grand nombre de notes renvoient aux textes qui donnent une tradition parallèle à celle de Tite-Live.

L'auteur n'a pas cru devoir poser le problème controversé de l'origine des *Periochae*, de leur relation avec un hypothétique *Epitome* de Tite-Live. Il ne met pas toujours en évidence les difficultés : dans le titre du livre de Julius Obsequens figure un terme, *imperfectus*, qui paraît bien obscur et qui a ici disparu. L'attention du lecteur n'est pas attirée sur le fait qu'Obsequens annonce qu'il part de l'année 249, alors que le texte conservé part de 190. La carte de l'Espagne et le plan de Rome qui accompagnent l'ouvrage sont bien sommaires, leur objet étant seulement de situer les noms qui se rencontrent dans le texte.

L'index renvoie à la pagination de l'édition de la Collection Loeb, ce qui en limite malheureusement l'utilisation.

Ces réserves ne nous empêcheront pas d'être reconnaissants à l'éditeur de mettre sous notre main ces textes importants, qui n'étaient pas jusqu'à présent d'accès si facile.

André PIGANIOL.

Oxford Classical Texts.

— *A. Persi Flacci et D. Iuni Iuuenalis Saturae*, edited by W. V. CLAUSEN : 1959, XIV-198 pages.

Ce livre réunit, de façon assez inattendue, l'œuvre de Perse et celle de Juvénal. Pour Perse, M. Clausen reprend le texte qu'il avait donné en 1956. Malgré la brièveté de l'apparat, ce texte est établi avec prudence. Perse est un auteur si difficile que la tentation est forte de le clarifier : M. Clausen s'est gardé de ce danger, il s'est interdit de voir des lacunes partout, et son édition me paraît à la fois scientifique et sensée, deux termes qui ne vont pas toujours très bien ensemble.

Pour Juvénal, l'apparat, vraiment réduit à sa plus simple expression, contraste avec celui d'U. Knoche, abondant et clair. Mais M. Clausen a dû se plier aux règles de la Collection, et ce n'est pas sa faute si ces règles sont fâcheuses. Pourtant il est permis de s'étonner que la belle conjecture de M. J. Colin pour le fragment d'Oxford, vers 11 (pulsatorumque), n'ait pas trouvé place, ne fût-ce que dans l'apparat ; je ne vois pas davantage, au vers 6, la correction Euhoplio (Leo, P. Ercole,

J. Colin) ; M. Clausen n'en considère pas moins le fragment comme l'œuvre de Juvénal, alors que M. E. Paratore a des doutes sérieux (*Riv. storica ital.*, 1957, p. 132 et suiv.) : l'argumentation de M. Clausen est rapide, sur une question aussi grave. Cependant, si son édition, par rapport à celle d'U. Knoche, ne me paraît pas apporter grande nouveauté, elle demeure intéressante parce qu'elle repose sur la lecture directe des manuscrits.

H. Bardon.

Cambridge Classical Studies.

— D. R. Shackleton Bailey, *Towards a Text of Cicero « Ad Atticum »* : Cambridge University Press, 1960, 104 pages, 27/6 sh.

Ce volume ne représente qu'une Introduction à l'édition des *Lettres à Atticus* IX-XVI, que prépare l'auteur pour la Collection des *Oxford Classical Texts*. Il fait suite à divers articles publiés sur le même sujet dans *Proc. Cambr. Philol. Soc.*, III, p. 26-31, IV, p. 13-18, et *Journ. Rom. Stud.*, 1956, p. 57-64 ; il contient la matière de diverses études destinées à paraître en articles séparés, et que l'auteur a réunies ici pour la commodité de la consultation.

L'apport critique, constitué par M. Bailey, est tiré presque entièrement de sources imprimées, sauf une collation de *b* et *m* pour les livres XIII-XVI ; le but de l'auteur est essentiellement de réviser le travail de Lehmann et Sjögren pour procurer une édition critique digne de ce nom d'un texte dont l'archétype lui-même est gravement corrompu.

Tel étant le sens de cette publication, il paraît normal d'attendre, pour en présenter la recension qu'elle comporte, que l'édition annoncée ait vu le jour.

J. Marouzeau.

Classici latini e greci : Milano-Messina, Giuseppe Principato.

— *Aeneidos liber sextus*, con introd. e comm. di G. Campagna : nuova ed. 1959, 120 pages, 400 lires.

Ceci est une troisième édition, pourvu d'un commentaire entièrement repensé et récrit, mais qui suit approximativement pour le texte celle de L. Castiglioni dans le Corpus Paravianum. Dieu sait que, pour le sixième livre de l'Énéide, l'éditeur trouvait aisément chez de nombreux prédécesseurs les éléments d'un commentaire destiné aux classes ; il faut le louer de s'être tenu au courant ; je n'en veux pour preuve que l'appel fait, pour la sortie des Enfers, à l'explication de M. L.-F. Rolland dans cette *Revue* même (1957). Faut-il lui faire l'injure d'éplucher

son commentaire pour y relever insuffisances ou superfluités? Le « si possit excussisse » du vers 79 demande une autre explication que « construction régulière avec... possum » ; le « oraueris » de 92 mérite mieux que la mention « au lieu du futur simple » ; le « defixus lumina » de 156 et le « crinem innexa » de 281 sont autre chose qu'un « accusatif grec » ou « de relation » ; à 359 il ne suffit pas — et il est trompeur — de dire « ni = nisi » ; à 542 « iter Elysium » s'explique non pas par un « équivalent ibimus », mais par le souvenir des substantifs verbaux du type « itio, tactio » encore vivants chez Plaute. Que nous apprend, vers 659, l'équivalence « Eridani amnis = Eridanus amnis »? vers 633 « per opaca uiarum = per opacas uias »? vers 758 la mention « te tua : alliterazione »? vers 430 « hos iuxta, anastrophe »? vers 214 « pinguem taedis = pinguibus taedis »? Comme il arrive souvent, les interprétations d'ordre stylistique sont abusives : vers 213 « le pesant vocable spondaïque (flebant) ralentit le rythme et rend solennelle la lamentation » (que dire alors des initiales 226 « postquam », 230 « spargens »?). Vers 290, comment peut-on dire qu'un substantif « ferrum » en fin de vers est à une place privilégiée? Vers 715, comment le vers « securos latices et longa oblivia potant » révèle-t-il « par son rythme et sa cadence » le sens inclus? Enfin, l'auteur pense-t-il que son Excursus sur l'hexamètre virgilien apporte rien d'essentiel aux élèves? En tout cas, ceux-ci ne manqueront pas d'apprendre beaucoup au commentaire qui accompagne le texte et à l'Introduction qui le précède.

J. Marouzeau.

Prosatori di Roma : Bologna, Zanichelli.

J'ai déjà signalé cette nouvelle Collection italienne, qui se propose « de rendre accessibles à tous les œuvres impérissables de la grande prose latine » par lesquelles « Rome fera encore résonner dans l'âme des Italiens sa voix noblement humaine et hautement civique ». Voici pour aujourd'hui :

— *Plinio il Giovine, Lettere ai Familiari*, testo latino e versione di G. Vitali, libri I-V, 1958.

Introduction de sept pages, texte et traduction en regard, sans apparat, dix pages de notes de caractère surtout historique ; donc simple présentation, agréable et claire, d'un texte qu'il appartiendra au maître de commenter.

J. Marouzeau.

Colección hispánica de autores griegos y latinos : Barcelona, Ed. Alma Mater.

— *P. Terencio Afro, Comedias*, vol. I : *La Andriana, El Eunuco;* texto rev. y trad. por Lisardo Rubio : 1958, LXXXIV et 201 pages doubles.

Le contenu de ce premier volume (*Andrienne, Eunuque*) laisse prévoir que l'auteur adoptera pour l'ensemble des pièces l'ordre quasi traditionnel des éditions ; il n'en faudrait pas conclure qu'il accepte la chronologie correspondante : une discussion approfondie et, selon moi, assez convaincante (p. XXXIII ss.), fondée essentiellement sur l'interprétation des prologues, le conduit à adopter la chronologie de L. Gestri, reprise par R. Blum, sauf une correction légère : *Andria* I, *Hecyra* I, II, III, *Andria* II, *Phormio, Eunuchus, Heautontimorumenos, Adelphoe.*

Je n'adhérerais pas aussi facilement à l'explication des termes employés dans le prologue du *Phormion* pour caractériser la manière de Térence : *tenui oratione et scriptura leui* (p. XLVII) ; j'incline à croire, en dépit de l'opinion (non personnelle, il est vrai, de Donat : « dicunt »), que *oratio* désigne l'élément oral (le dialogue) et *scriptura* la forme littéraire (cf. le Prologue, v. 12 de l'*Andrienne*).

L'inventaire des manuscrits est soigneusement fait, mais, comme on peut le penser, sans conséquence pratique ; les si nombreux manuscrits catalogués p. LXIV ss. ne figurent dans l'apparat critique que très subsidiairement, y compris ceux des bibliothèques espagnoles, sauf un de l'Escurial (*e*) ; le texte est donc établi avec le secours des éditions antérieures, c'est-à-dire essentiellement du bientôt centenaire Umpfenbach. Qui entreprendra une nouvelle collation des manuscrits principaux, que je n'ai pu envisager pour mon édition à cause de l'état de guerre?

Pour l'établissement du texte, l'auteur a pu profiter des travaux postérieurs à ma propre édition (1942). Je note que, pour la Didascalie de l'*Andrienne*, il omet de donner dans l'apparat le texte authentique de Donat ; je lui signale que de ce texte (corrompu) M. J. Heurgon a très heureusement dégagé les noms de quatre édiles : Fulvius, Glabrio, Minucius (celui-ci pourvu même de son cognomen Thermus), et Valerius (cf. *Revue des Études latines*, XXVII, p. 106-108). — Pour la *Periocha* qui suit, il convenait de noter que le titre ne figure dans les manuscrits que sous le libellé *Argumentum.*

Je n'entreprendrai pas ici l'examen de l'apparat critique et des leçons adoptées ou rejetées ; je formulerai seulement un scrupule relatif au mode de notation des leçons divergentes. Soient les vers 818-819 ; l'apparat nous donne : quando] et quando *G* ; in tempore hoc] hoc in tempore *Don.* Pourquoi la mention du texte adopté n'est-elle pas accompagnée

des sigles de manuscrits qui l'authentifient? Pour économiser la place? Mais c'est nous priver de témoignages utiles.

J'ai noté avec intérêt, au cours de la lecture, les points où l'auteur me suit et ceux où il m'abandonne ; ai-je besoin de dire que son choix révèle toujours la réflexion et mérite considération ; ce début d'édition fait bien augurer de la suite, que le public espagnol accueillera avec un profit certain.

J. MAROUZEAU.

Éditions diverses.

Pacuvio, I frammenti dei drammi, riconstr. e trad. da R. ARGENIO : Torino, Officina grafica Temporelli & C., 1959, 91 pages, 1.000 lires.

Une monographie de Pacuvius est la bienvenue ; celle-ci se présente, à vrai dire, de façon quelque peu inattendue : le commentaire, essentiellement littéraire, accompagne une traduction italienne quasi versifiée, et c'est dans les notes de bas de page qu'il faut aller chercher le texte latin ou les testimonia. Mais je ne saurais aujourd'hui qu'annoncer cet ouvrage qui me parvient au cours de la mise en pages de la *Revue* ; une recension en sera donnée ultérieurement.

J. MAROUZEAU.

Plauto : Amphitruo, Casina, Curculio, Miles Gloriosus, testo latino con traduzione a fronte, a cura di E. PARATORE : Firenze, Sansoni, 1959, 4 vol., 122 (41 à 116 doubles), 135 (59 à 125 doubles), 86 (27 à 77 doubles) pages.

La force de travail de M. Paratore émerveille, assurément. Car, à côté de son enseignement à l'Université de Rome, où il est seul titulaire pour le latin (et il me disait récemment y avoir quelque 12.000 étudiants !) ; à côté de son activité à l'*Académie des Lincei*, des conférences qu'il donne un peu partout dans le monde (il était dernièrement à Paris et à Athènes), de la direction d'une revue qu'il vient de fonder (*Rivista di Cultura Classica e Medioevale*), il réussit encore à mener à bien de nombreuses publications personnelles.

Ces quatre petits volumes, d'aspect élégant (mais ce n'est pas une exception pour la typographie italienne), contiennent, pour les quatre comédies ci-dessus de Plaute, texte latin avec traduction italienne en regard, notices introductives et quelques brèves notes finales, apparat critique solide, et surtout bien équilibré, au bas des pages, enfin *conspectus metrorum* : on voit que, sous les apparences de modestes éditions de vulgarisation, on a là, en réalité, un travail sérieux et complet.

L'attention est particulièrement retenue par les notices introductives,